

Le réel n'est pas sécuritaire

Alain Roy

Numéro 86, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Roy, A. (2021). Le réel n'est pas sécuritaire. *L'Inconvénient*, (86), 3–5.

LE RÉEL N'EST PAS SÉCURITAIRE

Il y a de cela une vingtaine d'années, à l'époque où j'essayais d'obtenir un poste de professeur à l'université – chose qui n'est pas arrivée (et j'ai presque envie de dire heureusement, quand on voit ce qui s'y passe aujourd'hui) –, je me suis trouvé à donner une dizaine de charges de cours, dont l'une était consacrée à l'œuvre de Gabrielle Roy, sujet de mes recherches postdoctorales. À l'époque, il n'était pas encore question de wokisme. On commençait à entendre parler, entre les branches, de *cultural studies* et de *postcolonial studies* ; c'était un phénomène encore un peu lointain, essentiellement états-unien, qui n'avait pas traversé la frontière, du moins dans les universités francophones, car quelques faits épisodiques témoignaient en effet d'une certaine porosité des universités anglo-canadiennes à ces nouveaux courants critiques. Je me souviens que ceux-ci, dans le cercle de mes relations universitaires, nous agaçaient un peu avec leurs prétentions à « redéfinir le canon », et avec ce genre de provocation qui consistait à dire, par exemple, que si Shakespeare jouissait du statut de grand écrivain, c'était parce qu'il était un homme blanc appartenant à une puissance impérialiste dotée d'une grande armée. Comment pouvait-on affirmer de telles choses ? nous demandions-nous. Clairement, ces accusateurs n'avaient jamais lu une ligne de Shakespeare, ou s'ils l'avaient fait, ils étaient aveuglés à son génie. Mais que faisaient-ils alors en littérature ?

C'est dans ce contexte, que j'évoque ici rapidement, qu'une des étudiantes de mon cours de deuxième cycle sur Gabrielle Roy me remit un jour son travail sur *La Rivière sans repos*. Cette étudiante était inscrite au département d'études anglaises de McGill et suivait ainsi un cours « hors département ». Ce fut la première fois où je fus personnellement et concrètement exposé aux *postcolonial studies*. Dans son travail, l'étudiante se livrait à une démolition en bonne et due forme du roman de Gabrielle Roy qui se déroule chez les Inuits de l'Ungava. À la romancière, elle reprochait le regard colonialiste et paternaliste qu'elle posait sur ses personnages. Ce qui m'a étonné, en lisant son travail (qui n'était pas mal rédigé, en passant, ce n'était pas ce qu'on appelle un « torchon »), c'était la virulence de la démonstration, son caractère proprement incendiaire, en regard de ce que je croyais savoir de Gabrielle Roy, c'est-à-dire que c'était une personne plutôt sympathique aux groupes minoritaires (d'origine manitobaine, Gabrielle Roy a publié plusieurs textes sur des groupes religieux des Prairies, sa nouvelle « Où iras-tu Sam Lee Wong ? » décrit les difficultés auxquelles ont fait face un immigrant venu de Chine, etc.) et que c'était aussi une auteure dont la particularité tenait à l'empathie qu'elle manifestait à l'endroit de ses personnages (au point que cela nuisait à l'occasion à ses créations, me semblait-il,

lorsqu'elle flirtait un peu trop avec les bons sentiments). Je venais en outre de rédiger un des chapitres de mon futur essai sur Gabrielle Roy où je démontrais que *La Rivière sans repos*, par le détour de divers procédés symboliques, racontait en fait l'histoire d'un viol, celui de la jeune Inuite Elsa par un G.I. Selon ma lecture, Gabrielle Roy s'était donc efforcée de traduire les souffrances et l'aliénation vécues par une jeune femme victime des gestes posés par un soldat américain. Mais pour mon étudiante, c'était tout le contraire : Gabrielle Roy faisait montre d'une posture colonialiste inacceptable et dénigrante à l'endroit des Inuits, posture qu'il convenait donc de dénoncer sans ménagement.

Malgré son appareil critique étoffé et son respect des formes universitaires, le travail de l'étudiante m'a laissé, sur le fond, pour le moins perplexe. Je n'achetais pas cette thèse voulant que Gabrielle Roy, même inconsciemment, portait un regard rabaissant sur les Inuits ; son empathie pour le personnage d'Elsa me semblait bien réelle, en tout cas suffisamment réelle pour qu'on ne puisse pas la nier aussi catégoriquement. Pouvait-on dire que Gabrielle Roy, dans tel passage, avait usé d'une formule maladroite, de quelque terme désuet ? Peut-être, cela pouvait se discuter, qui n'est pas à l'abri d'un faux pas ?, mais de là à condamner le roman en entier comme une entreprise de dénigrement des Inuits, il y avait un pas qui me semblait excessif et déconnecté de la réalité.

J'en suis ainsi venu à la conclusion que le discours que tenait l'étudiante dans son travail, discours calqué sur la théorie postcoloniale qu'elle citait abondamment, avait la propriété de pouvoir fonctionner de manière autonome, indépendamment de son objet. Comme tous les discours lourdement idéologiques, ce discours se déployait d'une manière prévisible et prédéfinie, en déroulant une série de formules incantatoires qu'on pouvait appliquer à tout objet s'y prêtant en apparence. Nous avons ici une auteure blanche qui parle des Inuits. Forcément, elle doit mal le faire, puisqu'elle est blanche et appartient au groupe des colonisateurs, alors adressons-lui toute la liste des reproches consignés, même s'ils sont contradictoires : si l'auteure montre un personnage de victime, accusons-la de diminuer les Inuits et de les priver de leur *agency* ; si elle ne les dépeint pas en victimes, accusons-la d'ignorer leurs souffrances. Condamnons tout passage vaguement humoristique comme signe d'insensibilité ; et condamnons tout signe d'empathie comme une expression déplacée de *white guilt*. Accusons-la également de parler des Inuits, mais aussi de ne pas en parler comme elle le devrait. En s'appuyant sur le procédé de la double contrainte (ou *double bind*), ce discours de « démystification » fait en sorte que, quoi que vous fassiez, vous serez toujours dans l'erreur. Il permet ainsi d'accuser l'autre en le privant de toute défense possible (ce dont on ne s'émouvra pas, vu le caractère impardonnable de ses crimes). Persuadés d'agir

au nom du bien et d'œuvrer à réparer des injustices du passé, les démystificateurs se sentent autorisés à démolir des œuvres en les couvrant d'opprobre, sans trop se soucier si elles méritent ou non un tel traitement.

Des professeurs qui ont été mes maîtres à l'université, l'un des enseignements les plus précieux que j'ai retenus est le suivant : les discours critiques que nous utilisons pour analyser des œuvres ne devraient jamais les dénaturer ni les prendre de haut ; ils devraient laisser place à la singularité de l'œuvre, faire valoir ses nuances et sa complexité plutôt que d'en réduire ou d'en biaiser le sens. Il s'agit en somme de mettre en pratique une *éthique de la lecture*, de faire montre d'une attitude respectueuse à l'endroit des œuvres pour la raison qu'elles sont toujours plus intelligentes que nous-mêmes (je parle bien sûr des œuvres réussies, celles qui traversent le temps et que nous étudions pour cette raison). Or, ce dont j'étais témoin, avec le travail de cette étudiante blanche, non inuite et férue de théorie postcoloniale, c'était d'une attitude opposée. Elle utilisait le discours critique comme une machine de guerre pour détruire l'œuvre, et qui plus est, à l'endroit de l'auteure peut-être la plus inoffensive de tout le corpus québécois. S'il fallait traiter Gabrielle Roy comme une hérétique, qui d'autre alors pourrait passer le test de pureté idéologique ?

•

Cette anecdote, si nous la prenons avec un peu de recul, me semble illustrer le malentendu qui peut survenir lorsque s'affrontent deux façons différentes d'aborder le réel, soit, dans ce cas-ci, le regard politique et le regard esthétique. Il existe en effet bien des façons d'aborder le réel ou la vie. On peut poser sur celle-ci un regard philosophique : on la regarde alors avec la conscience du fait que nous sommes des êtres mortels et que notre temps sur terre est limité. On peut l'aborder avec un regard spirituel ou métaphysique : on tient alors compte du fait que nous ne sommes que des grains de poussière dans l'univers, que nous sommes faits d'une matière mystérieuse venue d'on ne sait où. On peut l'aborder avec un regard esthétique, lequel nous amène à porter attention à toutes les formes de l'être et aux significations qu'elles véhiculent. On peut l'aborder avec un regard politique, lequel se soucie notamment du sort des groupes et des individus. On peut l'aborder avec un regard historique, sociologique, etc. Ces regards sont à certains égards incompatibles : par exemple, les regards philosophiques et spirituels nous font prendre conscience de notre insignifiance en tant qu'individus, alors que le regard politique exacerbe plutôt les valeurs individuelles au nom des principes de liberté et d'égalité. De même, le regard esthétique ne se soucie pas a priori du bonheur des êtres, il embrasse des formes, dans leurs propriétés concrètes et leurs significations, sans qu'elles aient à se soumettre à des impératifs moraux.

Lorsque nous abordons le réel, lorsque nous discutons de tel ou tel objet, nous recourons implicitement à l'un ou

plusieurs de ces regards. Chacun de nous, selon sa nature et ses inclinations, sera porté vers l'un ou l'autre d'entre eux ou à quelque combinaison de ceux-ci. En théorie, on pourrait avancer que le regard le plus complet et le plus pénétrant serait celui qui embrasserait simultanément toutes ces facettes ; en pratique, une telle stratification du regard exige un travail intellectuel hors de notre portée, de sorte que nous avons plutôt tendance à voir les choses au moyen de lunettes beaucoup plus étroites. Nous en tirons alors une vision tronquée de la réalité, puisqu'elle écarte d'autres perspectives, des perspectives à certains égards contradictoires qui pourraient relativiser les conclusions auxquelles nous conduit notre vision myope. Si nul ne peut être tenu d'adopter un « regard total », chacun devrait au moins, lorsqu'il ou elle adopte tel type de regard, être conscient que celui-ci est partiel, valable mais aussi insuffisant, qu'il ne suffit pas à résumer la complexité de l'expérience humaine.

•

Tel est sans doute le reproche de fond qu'on peut adresser au militantisme woke qui défraie les manchettes depuis quelques mois et quelques années. Ces militants abordent des œuvres littéraires et artistiques dans une perspective étroitement politique, comme si c'était la seule chose qui importe et la seule façon de faire, et sans tenir compte du fait que des œuvres littéraires et artistiques n'ont pas à répondre à quelque programme politique que ce soit, et ce, pour la raison bien simple qu'elles sont d'abord conçues dans une perspective esthétique. Pour ces militants, les œuvres ne constituent pas vraiment des objets à comprendre et à analyser, des objets dont la richesse de signification se déroberait à toute saisie immédiate et serait aussi en mesure de nous apprendre quelque chose ; ils y voient plutôt des instruments, des cibles utiles à l'accomplissement d'un travail social. Les militants s'étant donné pour mission de lutter contre telle discrimination et n'ayant plus que cela dans leur champ de vision, ils en viennent à croire que les œuvres littéraires et artistiques doivent elles aussi lutter contre ces discriminations, que la seule chose qui compte lorsqu'on aborde des œuvres, c'est de déterminer si elles contribuent ou non à cet avancement social. Armé de la conviction que les discriminations et les injustices qui existent dans la réalité doivent être dénoncées, ils s'attendent à ce que les œuvres alimentent leurs combats, qu'elles participent à leur quête de reconnaissance, qu'elles donnent une image édifiante de leur groupe ou sous-groupe, etc.

Or le roman, pour prendre cet exemple, n'a pas à être le véhicule de quelque cause que ce soit, et il n'a pas non plus à donner une image édifiante de quiconque. Ce serait même plutôt le contraire : le roman a pour vocation de montrer les êtres humains tels qu'ils sont, avec leurs failles, leurs imperfections, leurs contradictions. Pourquoi ? Parce que telle est la réalité. Le roman n'est pas un discours ni une idéologie. Il répond à une exigence de vérité, et la vé-

rité c'est que les êtres humains ne sont pas parfaits, qu'ils sont moralement impurs, et cette vérité vaut également pour les victimes et les militants qui dénoncent l'immoralité des autres. Malgré ce que certains voudraient croire, le statut de victime ne confère pas la sainteté, les victimes restent des êtres humains aussi faillibles que tous (ne serait-ce que parce qu'elles ne sont pas des victimes dans la totalité de leur être : être victime à un niveau n'empêche pas d'être bourreau à un autre).

•

Compte tenu de cela, la nouvelle pratique qui consiste à faire précéder des textes littéraires et des enseignements universitaires de traumatismes est – il n'y a pas d'autres mots – complètement absurde. Il vaut la peine de rappeler ici ces fameuses paroles de Kafka : « On ne devrait lire que des livres qui vous mordent et vous piquent. Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? [...] Le livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous. »

Demander que des traumatismes nous protègent de contenus dérangeants, c'est n'avoir rien compris à la raison d'être des œuvres littéraires, dont la valeur et le prix tiennent précisément à leur capacité de nous surprendre, de nous déstabiliser, de nous faire voir le monde d'une autre façon, de nous amener à reconsidérer ce que nous pensions savoir, et même aussi de choquer, de provoquer, de perturber. Pourquoi ? Parce que l'expérience esthétique qu'elles nous font vivre est à l'image du choc avec *le réel* qu'elles visent justement à reproduire. Supprimez cela et vous venez de perdre l'essentiel.

En voulant écarter la possibilité du choc, la notion d'espace sécuritaire contribue au refoulement de cette vérité fondamentale : le réel en son essence est cela qui nous résiste, le réel n'est pas aussi hospitalier qu'on le voudrait, le réel est autant source de malheurs que de bonheur. Par désir de guérison ou d'apaisement, les traumatisés voudraient s'affranchir de cette vérité déplaisante qui touche l'humanité dans son ensemble, riches et pauvres, faibles et puissants, dominants et dominés. Les discriminations sociales n'affectent pas tout le monde (ou pas tout le monde de la même façon), mais personne n'est épargné par la mort, la maladie, les deuils, les échecs, les déceptions, les humiliations, les erreurs, etc. C'est ce que nous apprennent les grandes œuvres, chacune à sa manière. Pour être grande, pour nous dire quelque chose qui possède un minimum de poids et d'importance, une œuvre *doit heurter*. Il se peut que certaines personnes soient trop fragiles ou trop sensibles pour lire des œuvres littéraires. Mais rien ne les y oblige, personne n'est tenu d'étudier la littérature à l'université, personne n'est tenu de regarder la réalité en face, et les départements de lettres n'ont pas à répondre à des demandes incompatibles avec la raison d'être de la littérature.

Au lieu de demander à leurs professeurs de dispenser une multitude de traumatismes dans chacun

de leurs cours, les départements de lettres pourraient se contenter de formuler un seul et unique traumatisme général touchant l'ensemble de la discipline. Par exemple quelque chose comme ceci : « L'étude de la littérature pourrait heurter certaines personnes pour un nombre infini de raisons. Si ces personnes ne peuvent soutenir les heurts inhérents à la lecture d'œuvres littéraires, nous leur recommandons de se tourner vers une autre discipline. » Il serait beaucoup plus simple et efficace de procéder ainsi. Évidemment, cela suppose que les administrations en place aient le courage de dépasser un clientélisme à courte vue, ce dont on peut douter.

•

Mon propos n'est pas de dire que les traumatismes qui fragilisent certains individus ne sont pas réels. Il vise à souligner que ces traumatismes ont comme effet malheureux d'accaparer leur champ de vision. À cause de sa souffrance, le traumatisé ne voit plus que son trauma, de la même façon, rappelait Freud, que l'univers entier se rétrécit à la molaire du patient qui souffre d'une rage de dents. Dans son classique *Portrait du colonisé*, Albert Memmi expose de façon magistrale les conséquences délétères de la colonisation sur le colonisé : « Cette mutilation sociale et historique [...] contribue à carencer les autres aspects de la vie du colonisé et, par un effet de retour, fréquent dans les processus humains, elle se trouve elle-même alimentée par les autres infirmités du colonisé. » Il en va de même pour les traumatisés.

Le drame intellectuel de ces derniers, c'est que leur perception se fixe sur le seul objet de leur souffrance, qu'elle devient hypersensible à cet égard, et qu'elle peut ainsi mener à une surpolitisation du regard vis-à-vis les autres façons d'aborder la vie (philosophiquement, esthétiquement, historiquement...), façons qui ont comme point commun de nous inciter à nous abstraire de notre individualité pour mieux comprendre le monde en général. Or le traumatisé, en raison de son traumatisme, peine à s'abstraire de son moi souffrant, ce qui entrave pour lui la possibilité de jeter sur la vie un regard plus esthétique ou philosophique. Ou de lire des œuvres sans les soumettre à une surpolitisation inquisitrice.

Nous pouvons comprendre la souffrance des traumatisés, chacun de nous ayant aussi son lot de souffrances, mais cela ne veut pas dire qu'il faille répondre aux demandes déraisonnables qui découlent de cet état. Ce n'est pas rendre service aux traumatisés de nourrir en eux l'illusion que le réel peut être parfaitement sécuritaire. Il ne l'est pas et pour personne. ■

Alain Roy